

Georges TIRAN, Djiring (Sud-Annam) guide de chasse

Georges Norbert TIRAN

Né à Bourdeaux (Drôme), le 4 juillet 1891.

Fils de Joseph Norbert Tiran et d'Élisa Suzanne Boulard.

Marié à Hong-Kong (Chine), le 17 février 1921, avec Joséphine, Angèle, Marguerite. Merlette (Paris XVII^e, 14 juillet 1881-Crest, Drôme, 19 septembre 1967).

Engagé volontaire à Lorient au 3^e dépôt des équipages de la flotte (20 mai 1908).

Apprenti mécanicien, quartier-maître (1^{er} juin 1912), réserviste (1^{er} octobre 1914).

Tourneur.

Employé de la [Société d'oxygène et d'acétylène d'Extrême-Orient](#) (Far East Oxygen and acetylen Cy Ltd) à Hong-Kong (5 novembre 1920).

Ingénieur aux [Comptoirs indochinois](#), Saïgon, rue Lareynière (7 août 1926).

Ingénieur à la [Société indochinoise de transports](#) à Saïgon (1930),
à la Société franco-chinoise de constructions métalliques et
mécaniques à Shanghai (21 avril 1933),

aux Docks-chantiers de Shanghai (22 mai 1933),

Et de nouveau à la Société indochinoise de transports (29 avril 1937), domicilié 101, rue Mac-Mahon.

Décédé à Crest (Drôme), le 7 février 1968.

Les GRANDES CHASSES EN INDOCHINE

par N. Tô ¹

(*L'Avenir du Tonkin*, 10 juillet 1933, p. 5, col. 1-5)

.....
Dans le Sud-Annam résident trois chasseurs professionnels. Ce sont : 1° M. [Défosse](#), qui appartient à plusieurs organisations commerciales. Il a conduit un grand nombre de chasseurs américains et anglais et trois Français seulement ; 2° M. [Nicolas](#), qui tient l'Hôtel du Grand-Cerf à Banméthuot (hôtel très convenable pour une installation en bois). M. Nicolas a quatre terrains de chasse ; il se charge également de procurer un spécimen de chaque gibier ; 3° Enfin, M. Tiran, qui s'occupe de guider les chasseurs dans la région de Djiring, col de Blao et Phan-thiêt.

¹ Nguyen van Tô : chef du Secrétariat de l'École française d'Extrême-Orient, collaborateur régulier de *L'Avenir du Tonkin*, nommé par Decoux, en 1941, conseiller municipal de Hanoï.

« Trente à quarante chasseurs sont venus spécialement en Indochine pour y pratiquer la grande chasse, notamment M. Roosevelt, neveu du Président actuel des États-Unis, qui a dépensé 500.000 francs à cet effet. Très satisfait du résultat, il a recommandé M. Tiran à d'autres Américains.

.....

La grande chasse en Indochine

par G. TIRAN

(*Le Journal de Shanghai*, 21 avril 1935, p. 5 et 10)



Panthère dorée des hauts plateaux



Gaur du nord du Cambodge et du Laos

JUNGLE D'ANNAM

L'ANNAM, où se sont déroulées les aventures de chasse qu'on va lire, s'étend sur une longue et étroite bande de terre dont la superficie atteint 230.000 kilomètres carrés ; ce vaste territoire doit sa réputation de pays giboyeux à l'étendue de sa sylvie qui, avec celles du Cambodge et du Laos, constitue le véritable domaine boisé de l'Indochine.

Dans la région Sud, il offre, en outre, au touriste et au chasseur le précieux avantage d'être à proximité du grand port d'attache de Saïgon, d'où l'on peut atteindre les terrains de chasse en quelques heures d'auto ou de chemin de fer. De nouvelles routes très bien conditionnées desservent en particulier les provinces du Haut Donnai et du Lang Bian, respectivement à 1.000 et 1.500 mètres d'altitude.

La flore d'Annam, extrêmement riche et variée, contribue à donner au paysage des aspects très différents, dont certains sont purement exotiques, tandis que d'autres sont comparables à certains sites d'Europe, comme ceux des régions forestières du Jura, et des Vosges et que d'autres enfin, rappellent quelques coins de l'Afrique centrale ; immenses étendues de plaines, ou de collines couvertes de hautes herbes, au milieu desquelles sont disséminées des arbres aux fûts grêles et tortueux, tourmentés par les incendies annuels allumés par les indigènes.

Parfois le chasseur traverse des forêts séculaires, humides et sombres comme celles du Congo, où s'entrelacent les lianes énormes et les rotins grimpants, où s'élancent le palmier et le bananier sauvage, véritable habitat de l'éléphant, lorsque ces forêts sont clairsemées de clairières offrant la diversité du pâturage.



Bos Banteng en forêt clairière (à droite : Marius Didier)

Un autre type de forêt, dénommée forêt clairière à peuplement homogène de diptérocarpées, aux fûts droits et élancés et aux larges feuilles, est l'habitat de prédilection des bovidés à robe rouge (Bos Banteng), appelés vulgairement boeufs sauvages. Sous ces arbres à huile croît une espèce de bambou nain qui fait le régal de tous les ruminants et des éléphants, ces derniers fréquentent les terrains élevés de la forêt clairière, surtout en saison des pluies.

Puis, sur les hauts plateaux, ce sont encore des forêts claires, de pins sous le couvert desquelles pousse une herbe courte, avec parfois quelques taillis de chênes ; terrains coupés de vallons ombreux, profonds et humides abritant des sources d'eau limpide et pure ; habitat des cervidés, des porcins et des grands félins.

Enfin, le marais couvert de roseaux assez hauts pour masquer l'éléphant, marais immenses quelquefois, comme les plaines de la Gna, bordées de jungle impénétrable, mélangé de taillis, de bambous et de hautes herbes, où trouvent un refuge certain, les animaux les plus farouches, même le rhinocéros, d'ailleurs assez rare en Asie.

Ainsi, dans une même contrée, se déroulent, devant le voyageur, des tableaux très différents formés par autant d'enclaves où vivent les diverses espèces sauvages, qui se montrent plus ou moins abondantes, sur certains points, rares et même introuvables sur d'autres, suivant l'habitat que leur a imposé la nature, selon la saison, selon aussi les feux de brousse qui modifient la valeur des pâturages.

Tandis que dans la plaine, la chaleur est lourde et humide, les hauts plateaux sont sans cesse balayés par les vents frais. De mai à octobre souffle la mousson du sud-ouest, amenant avec elle la saison des pluies. Puis, de novembre à avril, les vents du Nord et de l'Est, ramènent la saison sèche et fraîche.

Sur le littoral, entre la mer et les contreforts de la chaîne Annamitique vivent les Annamites, peuple composé de cultivateurs, de pêcheurs et d'artisans. Là, on trouve aussi quelques Chams, derniers vestiges d'une race malayo-polynésienne, ayant laissé des traces d'une civilisation avancée.

Sur les chaînons et sur les plateaux de cette chaîne, habitent les peuples misérables et timides, désignés sous le nom annamite de Moïs, appellation qui signifie : primitif, rustre ou sauvage ; et que ces tribus ont adopté généralement.

LA GRANDE CHASSE

L'Indochine française est un pays de grandes chasses ; sa faune variée et diverse, n'est surpassée par celle de certains territoires d'Afrique, que par l'importance des troupeaux ; mais le sport n'y perd rien.

Par contre, la proximité des centres de ravitaillement et un réseau routier incomparable, rendent la tâche ardue du chasseur de fauves, encore plus agréable.

D'autre part, des j vestiges de civilisations antiques, tels que ceux d'Angkor au Cambodge, de Tourcham en Annam, de Luang Prabang au Laos avec leurs merveilles actuellement classées et celles restant à découvrir, toutes situées sur de fameux territoires de chasse aux possibilités si diverses en font un pays d'élection pour le Nemrod moderne si souvent possesseur d'un insatiable esprit de découverte.

Avec Saïgon comme point de départ, port facilement accessible pour le touriste par les paquebots des Messageries maritimes, une collection de trophées de valeur peut être réalisée par un amateur en quelques semaines, selon qu'il est plus ou moins difficile dans la sélection des sujets à abattre.



Départ pour la battue du tigre au Darlac



Tigre royal tué sur les hauts plateaux d'Annam

Le fauve dont la dépouille est, sans contredit, la plus appréciée et que l'on abat toujours avec un plaisir sans mélange est le tigre royal, lequel se trouve surtout sur les contreforts de la chaîne Annamitique, et qui se différencie de son frère des grandes plaines par sa plus grande taille et la beauté de sa robe. Sa chasse n'est pas sans danger et il est arrivé plusieurs fois à l'auteur de ces lignes d'avoir à battre en retraite sur des sentiers de brousse où l'un de ces félins se tenait à l'affût des animaux se rendant aux points d'eau ou aux pâturages. Contrairement à son cousin d'Afrique, le lion, le tigre asiatique n'est que très rarement aperçu en plein jour et il se contente, pour éloigner les concurrents et les gêneurs à l'heure de l'affût, de gronder sourdement d'abord, puis de plus en plus fort jusqu'au rugissement si cela est nécessaire. Assez rarement d'ailleurs, car loups et autres carnassiers ne tiennent pas tête, et même le chasseur bien armé préfère souvent remettre la rencontre à plus tard ; la nature ayant doté le tigre d'un camouflage *ad hoc*, il est, à l'état d'immobilité pour l'affût, à peu près impossible de le discerner dans les fourrés où il se dissimule et le maniement d'une arme dans le sous bois ne va pas sans quelque lenteur.

Il me souvient d'un certain mangeur d'hommes dans la région du Lang-Bian, près de Dalat, qui, par ses déprédations sur les troupeaux d'abord ; puis sur les hommes du village de Brross-Deurr et autres hameaux des environs avait acquis une réputation de férocité aggravée, disaient les Moïs de la tribu, d'une intelligence telle que le félin déjouait tous les pièges et ne touchait jamais une deuxième fois à sa proie si les hommes s'en étaient approchés ; il avait suivi avec insistance plusieurs fois en grondant et rugissant des hommes passant dans son domaine de chasse, et les avait ainsi accompagnés, quelques jours, avant mon arrivée au village, jusqu'en vue des cagnas aux premières barrières des champs cultivés. Il ne se montrait pourtant pas, préférant, par instinct, le couvert de la forêt si propice à ses exploits :

Sur l'insistance du chef et, après avoir essayé l'appât classique sans succès, il fut décidé que l'on irait provoquer la brute dans sa retraite et mettre à profit son habitude de suivre les passants pour essayer de l'exterminer. Il était facile de prendre la décision mais il fut bien plus difficile de désigner le guide devant m'accompagner ; les croyances locales donnent au seigneur de la forêt des pouvoirs aussi nombreux qu'étendus, entre autres celui d'entendre tout ce que disent les hommes dans un rayon très vaste ;

heureusement, disent-ils, qu'il perd la mémoire en baillant et toutes ses idées s'envolent à ce moment par sa gueule grande ouverte.

Enfin, nous partîmes, Kran et moi. Le plan était simple, et fut exécuté point par point comme il avait été prévu : s'approcher du repaire probable à l'allure normale d'un groupe d'indigènes voyageant, c'est-à-dire en parlant haut, riant et s'interpellant joyeusement. Puis, quand le fauve indiquerai sa présence, reculer par le même sentier, comme l'aurait fait ces mêmes hommes en frappant lances et couperets l'un contre l'autre pour faire croire à une retraite en bon ordre et tâcher d'amener le tigre jusqu'aux abords de la clairière, où nous devons nous séparer l'ami Kran, devant rejoindre le village en criant pour faire croire à la fuite précipitée, et moi devant rapidement me dissimuler derrière l'un des derniers bosquets jusqu'où la bête viendrait probablement, pensant nous éloigner de son royaume.

Tout se passa bien jusqu'au moment où, jugeant la comédie suffisamment avancée je donnais l'ordre à mon porteur de déguerpir. Le fauve grondait dans le sous-bois et agrémentait cette musique monotone d'un cri perçant occasionnel, cri bien connu des indigènes et imitant parfaitement le cri du cerf recherchant ses compagnes, appel dont se sert messire tigre pour approcher les biches au p^âturage sans éveiller leur méfiance. Au moment, dis-je, où ses jambes lui auraient été le plus utiles à l'exécution du programme, elles durent lui refuser tout service, car le trop fidèle Kran, en manqua et s'assit sur le sol, me faisant comprendre qu'il préférerait rester près de moi, porteur du fusil, plutôt que d'essayer de distancer le roi de la région, qui, sans nul doute, dit-il, n'en voulait qu'à lui-même, pour sa témérité. (Je ne crois plus aux noms prédestinés depuis ce jour).

La situation étant sans issue de ce côté, il ne me restait qu'à m'embusquer au plus vite et tenter la chance à l'endroit même. J'étais en veine ce jour-là. Tirant au jugé d'après le mouvement des herbes, j'eus le bonheur d'abattre le fauve du premier coup, avant qu'il ne se soit rendu compte de notre arrêt ; mais, ce ne fut que de longs instants après que l'inénarrable Kran voulu bien se rendre à l'évidence et appeler le village pour dépouiller la bête, splendide d'ailleurs et dont la fourrure fut la gloire de mes débuts cynégétiques.

La chasse au tigre n'est cependant pas toujours aussi mouvementée ni tellement dangereuse et, nombre de ces animaux sont abattus sans beaucoup de risques. Il ne faudrait pas croire, d'après le récit ci-dessus, que ce sport ne peut être pratiqué que par les seuls « casse-cou » : il est, au contraire, relativement facile de construire en forêt, par les moyens primitifs des tribus des environs, un poste d'affût, soit directement sur le sol, soit perché sur un groupe d'arbres en « mirador » ou même d'utiliser les ruines d'un village abandonné, pour pouvoir tirer le plus rébarbatif des fauves sans lui laisser une seule chance de se rebiffer. Beaucoup de dames de ma connaissance ont fait, avec succès, le coup de feu dans de telles conditions.

Il est d'usage que les sportswomen utilisent le mirador et c'est là une sage précaution car, avec un adversaire aussi peu sportif, on ne saurait mettre trop de chances de son côté. M^{me} O'Donnel, qui voulu tirer un deuxième fauve d'un abri construit sur le sol pour son mari quelques jours auparavant et d'où il avait abattu un tigre de belle taille, en a subi la dure épreuve. En bonne Américaine sportive, apprenant qu'un autre fauve avait touché les restes de l'appât, elle décida, comme c'était son tour, de prendre la garde dans la même cagna [canhia] minuscule et rudimentaire. Rien ne put la dissuader et plutôt que de patienter le temps nécessaire à l'établissement d'un mirador, elle prit possession de la hutte, se munissant seulement de quelques fruits et de chocolat, qu'elle n'eut, d'ailleurs, pas le loisir de toucher.

Le tigre ne se fit pas attendre, mais, soit que sa méfiance eût été éveillée par l'absence de son compagnon habituel, soit qu'il fût encore repu de son précédent repas, au lieu de se diriger vers le cerf abattu et ligoté au pied d'un arbre en guise d'appât, il vint se coucher en ronronnant exactement derrière la cabane de branchages

ou était notre Diane qui, ne pouvant se retourner par crainte de faire du bruit et peut être aussi n'ayant plus le cœur de prendre une décision énergique, dût subir pendant plusieurs heures cette présence bruyante sinon agressive et, dans une position où il lui était impossible de voir l'adversaire, ce qui aurait été tout de même pour elle une consolation, à défaut de pouvoir le tirer.

Le tigre ronronnant et éructant ne partit qu'à l'arrivée de la relève. À son mari qui lui demandait si elle avait pu apercevoir le fauve, elle répondit, mi-dégoûtée, mi-réprobative : « I didn't see him, but I have heard him so much that I shall remember all my life, the noises he can make. »

Les récits de chasseurs, comme ceux des pêcheurs à la ligne, sont souvent taxés d'exagération et si, des deux côtés, on a acquis une telle réputation, ce n'est certainement pas sans quelque raison, car il y a un réel mérite, en fait, à savoir rendre un récit savoureux, autant, ma foi, qu'à n'exagérer que très légèrement les dimensions de la dernière pièce manquée.

Maints récits, cependant, ne sont que trop vrais, tel l'histoire de mon ami Buttier, de Biênhoà, qui, parti pour quelques heures chasser les éléphants, fut lui-même chassé pendant plusieurs heures et hors de chez lui. Apprenant qu'un certain troupeau bien connu de lui avait encore rendu une visite nocturne à sa plantation de canne à sucre à Baria, Buttier arriva furieux, le samedi, pour constater des dégâts importants et prit, sur le champ, la décision de punir les maraudeurs dont il entendit les barrissements la nuit suivante. Parti de son bungalow à l'aube, avec comme lest, un petit café hâtivement avalé, il ne prit pas la précaution de se faire accompagner, comme à l'habitude, d'un porteur pour l'arme de rechange et le casse-croute.

Notre Nemrod ne tarda pas à relever dans la terre rouge, humide de rosée, les traces fraîches des pirates qui avaient passé une partie de la nuit à se rafraîchir d'un délicieux jus de canne sélectionné, grand espoir de la saison : Furieux à y voir rouge, Buttier s'élance et rejoint sans tarder le dernier de la bande rentrant en forêt : N'ayant d'autre but que de punir et, sans plus attendre : pan ! il tire dans le tas : On ne peut guère manquer un éléphant adulte à trente mètres, même en fermant les yeux, mais, un pachyderme touché dans une fesse, même s'il s'est gavé honteusement du plus beau de votre récolte, n'en ressent pas moins l'injure, ainsi que le fit comprendre madame de l'arrière-garde qui devait être, de par sa taille, la majestueuse mère d'une partie de l'équipe.

Notre ami n'avait pas fermé les yeux, mais il avait tiré dans son essoufflement sans précision aucune, et quoique doublé à la tête dès qu'il eut fait volte-face, le vindicatif animal ne s'abattit pas comme il est de bonne règle dans le jeu et Buttier tout étonné vit le bolide arriver avec des intentions non dissimulées.

Sauter de côté et chercher abri derrière un arbre restait la seule chose à faire, ce qui fut fait.

Mais quand il voulut se servir de son arme, notre ami trouva la culasse coincée. Par une manœuvre précipitée, Jumbo s'arrêtant net et, prenant le vent avec son appendice nasal, indiquait qu'il ne se tenait pas pour battu ; Nemrod se changea illico en coureur de Marathon, ne pensant plus qu'à rejoindre le bungalow où il aurait trouvé une arme en état. Le vent soufflant de cette direction et, aidé par le bruit fait par notre coureur, l'irascible femelle eut tôt fait de s'élancer à nouveau et de gagner du terrain. Buttier, en chasseur averti, se rendit compte bien vite de la situation et changea de direction pour donner le change au poursuivant. Ce petit jeu recommença plusieurs fois et Buttier, fut conduit, bien malgré lui, jusqu'à proximité de la gare de Trang Boum, où il trouva plus prudent de s'arrêter, sachant y trouver du secours et de l'aide, qui se présenta, en l'occurrence, sous la forme d'une caisse de bière fraîchement débarquée du dernier train

à l'adresse de son ami Kaemmerer ², exploitant forestier de la région, chez qui il put prendre un repos bien mérité en attendant le train de descente. Le parcours, en ligne droite est d'au moins vingt kilomètres, entre les points de départ et d'arrivée. La course avait duré du matin jusqu'à une heure avancée de l'après-midi et l'éléphant n'avait dû abandonner la poursuite qu'en entendant le train qui avait également aidé mon ami à se diriger sur la gare sans plus hésiter.

Si le tir du tigre et de l'éléphant offre parfois quelques dangers, la chasse au buffle sauvage est toujours dangereuse, non pas que cet animal soit plus rapide dans ses mouvements ou plus apte à déjouer les ruses du chasseur, mais plutôt parce que, vivant au milieu d'immenses savanes marécageuses où les arbres ne peuvent exister à cause des incendies annuels et où la seule végétation consiste uniformément [en] «herbe à éléphant », sorte de roseau atteignant plusieurs mètres de hauteur formant une barrière presque impénétrable à l'homme, [celui-ci], pour approcher les points d'eau où s'abreuvent les animaux, doit utiliser les pistes tracées par les troupeaux ; position éminemment dangereuse à chaque instant, si l'on songe au retour toujours possible du troupeau affolé par un premier coup de feu ou même par tout autre cause ; apparition d'un tigre ou incendie de prairie.

Ce même buffle qui, domestiqué, se laisse conduire par un enfant indigène reste pourtant toujours rétif à l'approche et à l'odeur du blanc ; à l'état sauvage, c'est une brute redoutable. Mon ami Plas, chasseur impénitent, put réfléchir, tout à loisir, pendant six semaines à l'hôpital, sur l'opportunité de ne pas chasser sans munitions adéquates un gibier approchant une tonne.

Partis de Saïgon avec notre ami commun, M. [Didier](#), également bien connu pour ses exploits, n'ayant que très peu de temps disponible, nous étions pourtant tous trois bien décidés à rapporter un tableau de valeur. La chance nous favorisant, nous avons bien, avant midi du même jour, abattu chacun notre pièce. De retour à la voiture et après un honorable déjeuner comme peuvent en faire des chasseurs satisfaits d'eux-mêmes, Plas, non content des mensurations de son trophée, repartit à l'aventure, malgré nos objurgations ; il prit bien la précaution de se faire suivre d'un porteur pour une arme de rechange, et plaça ses munitions dans la poche de son veston.

Il lui fut très facile de rejoindre l'un des troupeaux aperçus le matin, qui, n'ayant pas été tiré ne s'était pas déplacé d'une façon sensible ; il eut vite fait également de repérer la plus belle tête et d'en abattre le porteur, achevant soigneusement l'animal, pendant que le reste du troupeau fuyait. Plas ne se rendit pas compte que son arme était vide, laissa le pisteur sur place et [quitta] son veston à cause de la chaleur maintenant accablante. Il revenait vers nous en sifflotant, à son habitude. Au moment où il aperçut la voiture sur le bord de la rivière, où nous prenions, Didier et moi, un énième bain, il nous héla pour nous faire part de son succès. Mais presque aussitôt, il poussa un cri de surprise. Regardant dans sa direction, nous le vîmes tomber du haut du talus surplombant l'eau, peu profonde à cet endroit heureusement. N'ayant aperçu l'homme que pendant sa chute, je lui criai. «Ne pouvez-vous pas faire attention où vous mettez le pied » ! pendant que Didier riait du bain forcé que prenait notre ami. Cependant, Plas, faisant surface, nous demandait alors d'aller le chercher :

— « Venez vite, dit-il, il m'a eu ! »

— Qui ?

— Le buffle là haut.

Traverser la rivière à la nage et ramener Plas flottant ne prit que quelques instants et nous eûmes ensuite les détails de sa rencontre où il avait été bel et bien encorné dans la cuisse, et cela non loin de l'auto, sans que nous ayons rien vu, parce que nous nous trouvions à ce moment en contrebas de la berge.

² Zoltan Kaemmerer (1891-1932) : d'origine hongroise, gérant de la forêt de Trang-Bom pour la [Biênhoà industrielle et forestière](#).

Lorsqu'après avoir abattu cette nouvelle pièce, P... se débarrassa de son veston et, à cause de la proximité du camp, ne prit ni la précaution de vérifier son arme ni celle d'emporter l'arme de secours, qui resta auprès du pisteur en attendant l'arrivée des coolies chargés de dépouiller les têtes, entièrement démuni, il revenait en sifflant, quand, tout à coup une bête isolée, soit qu'elle ait été blessée précédemment, soit pour toute autre raison, arriva on ne sait d'où à toute vitesse, fonçant droit sur l'homme à l'arme vide qui, instinctivement, épaula, tira et fut tout surpris de n'obtenir aucun résultat. Malgré le saut de côté de notre toréador amateur, celui-ci fut pris par une des pointes de ces cornes redoutables et projeté par dessus la berge qui était très à pic à cet endroit et dont une partie, affouillée par les eaux, dissimula notre ami aux yeux du buffle vengeur qui dut, d'ailleurs, disparaître aussi vite qu'il était venu, puisqu'il ne fut pas aperçu par nous au cri que poussa notre imprudent ami.

Un bon chirurgien et six semaines de repos remirent Plas sur ses jambes et il n'en continue pas moins à taquiner la grosse bête, tant est puissante l'attraction de ce sport, le plus ancien et le plus passionnant de tous.



Taureau sauvage des plaines du Sud.

Entre autres gros gibiers de valeur, l'Indochine abrite de nombreux troupeaux de gaur (Bos Gaurus), bovidé de très grande taille et qui se différencie des autres animaux de la même famille, par la hauteur proportionnellement plus grande du garrot, par une robe toujours très foncée et des balzanes blanches ; si [les mensurations du gaur sont inférieures à celles] du buffle en développement, les cornes sont cependant plus puissantes à la base et le poids de l'animal peut atteindre et même dépasser mille kilos pour un mâle adulte.

D'allure très noble et rapide, ce descendant de l'auroch est une pièce très prisée des musées et jardins zoologiques ; un jeune mâle de belle taille peut être vu à Saïgon.

Vivant en petites troupes sur les contreforts de la chaîne Annamitique, sa poursuite est toujours difficile et pleine d'imprévu. En raison de son flair jamais en défaut, il est difficile d'approcher un troupeau en éveil ; les vieux mâles porteurs des trophées recherchés vivent assez souvent solitaires et sont plus accessibles par conséquent.

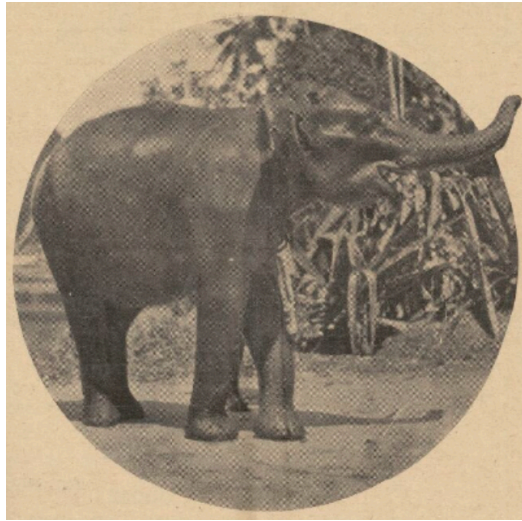
Il existe deux autres familles de bovidés, communément appelés : bœuf gris et bœuf rouge. Le second est le plus commun, le premier se trouvant surtout au nord du Cambodge et au Laos.

Une description très complète de la faune d'Indochine a été donnée dans son ouvrage, par F. Millet, ex-inspecteur des Forêts.



Bœuf gris du Cambodge central et du Laos

Les éléphants



Jeune éléphant d'Asie

Si, d'une façon générale, l'éléphant d'Asie n'atteint pas la taille de son parent d'Afrique, il n'est cependant pas rare de trouver des mâles et même des femelles âgées, mesurant trois mètres au garrot, ce qui n'est pas mal déjà. La femelle asiatique ne porte jamais d'ivoire visible ; les défenses sont ici réduites à la dimension de simples chicots ; l'ivoire en est très recherché. Il permet, par sa texture plus fine, les travaux de sculpture les plus délicats dans ce genre.

Les mœurs de ces pachydermes sont très curieuses à observer et dénotent une intelligence certainement très grande. Rarement vindicatif, l'éléphant adulte sait cependant montrer son courroux ; les mères, surtout, défendent souvent leur progéniture, au risque de leur vie.

Quand, à la poursuite d'un troupeau, le chasseur se trouve face à face avec une bête protégeant la fuite ; c'est neuf fois sur dix, pour ne pas dire toujours, à une vieille femelle qu'il a à faire, ce qui rend l'approche du porteur d'ivoire souvent si difficile.

Les indigènes pensent d'ailleurs que les beaux porteurs de pointes, gloire du troupeau, sont toujours protégés par les autres animaux ; ce qui n'est pas toujours vrai. Les vieux mâles vivent à l'état solitaire, ne rejoignant les groupes qu'à l'époque du rut. Ils n'y sont pas toujours bien acceptés et il n'est pas rare de voir le troupeau fuir à l'approche du vieux rogue et changer plusieurs fois de pâturage avant que ce dernier n'ait pu arriver à persuader la compagne choisie de rester avec lui, à l'écart du groupe, pour la période des amours. Le couple vit alors pour quelques temps séparé du reste de la troupe et le mâle, jaloux, ne laisse pas les autres animaux approcher. Cela ne va pas toujours sans luttes avec la femelle ou combats homériques avec les contestants.

L'approche d'un mâle en rut est alors dangereuse, l'humeur de l'animal, même domestique, étant très inégale. Il n'est pas rare, dans les parages fréquentés par les troupes sauvages d'entendre parler de barrières défoncées, de huttes saccagées, malgré le concours des tam-tams et l'emploi de brandons enflammés, qui suffisent généralement à écarter ces animaux.

Un certain porteur de pointes superbes, mit, sur les plateaux du Lang Bian, une de mes tentes en charpie pendant une courte absence de mon compagnon et moi, alors même que nous étions à sa recherche. Nous avons observé le troupeau au pâturage, dans une vallée encaissée, plusieurs jours de suite et assisté à des scènes édifiantes.

Sachant qu'ils ne s'éloigneraient pas d'un pacage nouvellement adopté par eux, nous avons décidé faire de la photo et de nous documenter *de visu*, le plus possible avant de faire le coup de feu.

La bande était composée de huit à dix grandes bêtes, dont deux mâles adultes, et d'un nombre à peu près égal de bêtes plus jeunes. L'approche des animaux dans la clairière, seul endroit, aux heures matinales, où la lumière fût suffisante pour permettre l'instantané, n'était pas facile à cause des sautes de vent dans la vallée. Au bout de trois ou quatre jours d'observation, alors que cela devenait monotone, il se produisit du nouveau : l'arrivée d'un superbe mâle dépassant en taille et en beauté les deux adultes du groupe dont nous considérions les ivoires comme déjà nous appartenant.

L'arrivée de l'intrus avait été éventée par le troupeau bien avant que mon compagnon et moi ayons pu réaliser la cause de l'inquiétude des bêtes adultes qui avaient cessé de paître comme à l'habitude. Seuls, les jeunes, rassemblés comme par un commandement, paraissaient indifférents, alors que les grands semblaient monter la garde tout autour.

Confortablement installés sur un immense bloc de granit placé en éperon bien au-dessus de la prairie, nous étions bien certains que ce n'était pas notre présence qui dérangeait ainsi le formidable appétit des mastodontes. Nous pensions à quelque tigre rôdeur essayant d'attaquer par surprise l'une des plus jeunes bêtes, acte bien risqué et prétentieux dans le cas actuel, mais, pas impossible pour une brute affamée, qui peut, le temps d'un éclair, blesser mortellement un éléphanteau sans grande résistance, puis se garer des parents vengeurs et attendre patiemment la mort de sa proie et son abandon par le troupeau.

La cause de l'inquiétude de plus en plus grande du groupe nous apparut bientôt. La bête était, à n'en pas douter, totalement étrangère à nos vieilles connaissances et devait arriver d'un territoire très éloigné ; au lieu d'être poudrée de terre rouge comme celles-ci, elle était d'un noir superbe, soit qu'elle ait traversé tout dernièrement une rivière ou pris un bain de vase noire, choses n'existant pas dans les parages, où il n'y avait ni terrains vaseux, ni ruisseaux très importants.

Le troupeau, au rappel des conducteurs, prit l'allure de voyage. En file indienne, les tout petits tenant par la queue leurs mères respectives. Ce genre de remorquage est très usité par la gent proboscidiennne, pour la marche à grande allure et le passage forcé à travers la jungle, le plus gros effort étant alors fourni par les conducteurs en tête. L'intrus paraissait aussi connaître les règles du jeu car, au lieu de suivre dans le sillage, il tira de suite au plus court et alla se placer entre la grande forêt et passage probable ; ce que voyant, tout le monde fit demi tour cherchant à gagner une autre passe. Ce manège dura près d'une heure en vue de notre « observatoire », nom qui est depuis resté au rocher si bien placé, et qui fut, par la suite, le lieu de beaucoup d'autres randonnées. Là, s'arrêtèrent ce jour notre édification et nos observations sur ce groupe qui, ainsi que son poursuivant, était rentré sous bois barrissant à qui mieux mieux.

Le prétendant arriva cependant à ses fins et réussit à isoler pour quelques jours celle qui avait attiré son attention et il faut supposer qu'il n'appréciait guère notre curiosité puisqu'alors que nous étions à sa recherche, il sut, en détruisant notre tente, montrer sa désapprobation. Est-ce là un fait du hasard ?



Camp volant pour la poursuite de l'éléphant sur les hauts plateaux

Éléphant mâle sans ivoire



La vie dans la brousse

Comment, se demandera-t-on, est-il possible de vivre ainsi de longues semaines éloignés de tout centre civilisé, sans les commodités auxquelles le blanc du vingtième siècle est habitué ?

Sans parler des trophées recueillis, qui, en toute logique, ont pour le collectionneur une valeur toute conventionnelle, la vie de brousse et d'aventure vaut certainement la peine d'être vécue et l'homme a tout à apprendre de l'observation raisonnée de la nature.

Les dangers vrais, risques d'accidents et de maladies sont infiniment moindres que l'on se plaît généralement à l'imaginer. La brousse, quelques coins marécageux mis à part, est toujours très saine, les épidémies, très rares, n'y atteignent jamais la violence connue des agglomérations et l'indigène, s'il ignore tout de notre science, connaît bien, soit par instinct, soit par expérience, la conduite à tenir : l'eau, le soleil et le feu sont judicieusement mis à contribution tour à tour. Les villages abandonnés périodiquement sont même détruits par le feu comme d'ailleurs sont incendiés les pâturages des animaux domestiques au moindre soupçon de contamination.

Le paludisme, grand fléau des tropiques, n'existe qu'aux basses altitudes ; les précautions à prendre pour l'éviter sont simples et efficaces. Les accidents dus aux piqûres ou morsures d'insectes ou d'animaux venimeux sont très rares. Seul l'indigène aux pieds nus court quelques risques ; la grande habitude de la forêt, un instinct développé par la pratique journalière lui permettent, d'ailleurs, de reconnaître les parages à éviter. Le reptile dangereux comme tous les animaux fuit l'homme et, même près de son refuge, le serpent n'attaque pas sans motif ou provocations.

On pourrait dire du ravitaillement, dans cette partie favorisée de l'Asie qu'il a été judicieusement réparti à l'avance. Le gibier à plume y abonde : le paon, cette pièce de roi, les faisans divers, la caille, ce morceau délectable, les pigeons d'espèces très nombreuses s'y trouvent en grand nombre. Le gibier à poil, classé d'après sa valeur culinaire : bœuf, chevreuil, sanglier, cerf est à profusion. Le choix reste à faire cependant, car une bête portant un trophée superbe n'est pas toujours — et même plutôt rarement — celle que désire l'officiant des cuisines. Les légumes provenant des cultures indigènes ou même de la forêt, tels que citrouilles, fleurs de bananiers, cœurs de palmiers, pousses de bambous et fruits divers, baies sauvages ne sont pas à dédaigner.

L'eau de source, dans la chaîne Annamitique tout au moins, est d'une qualité, due au filtrage par les terres rouges, à faire pâlir les plus réputées de nos eaux de table d'importation.

L'effet d'une cure d'altitude combinée au sport violent qu'est la grande chasse et au régime sévère auquel on est automatiquement astreint dans la brousse est incontestablement salubre et j'ai eu la satisfaction de m'entendre confirmer dans mes convictions par des médecins, dont l'un, résidant à Shanghai actuellement, venu pour quelques jours seulement Lang-Bian, eut la bonne fortune d'abattre un superbe tigre dans des conditions assez dramatiques d'ailleurs.

Le fauve vivait sur les berges encaissées du Don-Nai et était connu de la tribu pour son audace, ayant enlevé des chevaux au pâturage en plein jour et en vue du village. Les indigènes avaient bien essayé de le prendre au piège, mais sans succès ; averti de l'arrivée du Dr. K. N., et connaissant son désir de tirer un tigre, je n'hésitais pas à sacrifier un bœuf domestique, lequel fut laissé dehors la nuit, au lieu d'être enfermé dans l'enceinte comme il se doit.

La deuxième nuit amena le résultat attendu. Le rôdeur, trouvant la proie facile, s'en empara, la traînant sur un assez long parcours, hors de vue du village et jusqu'en lisière de la forêt où il fut facile d'établir un affût.

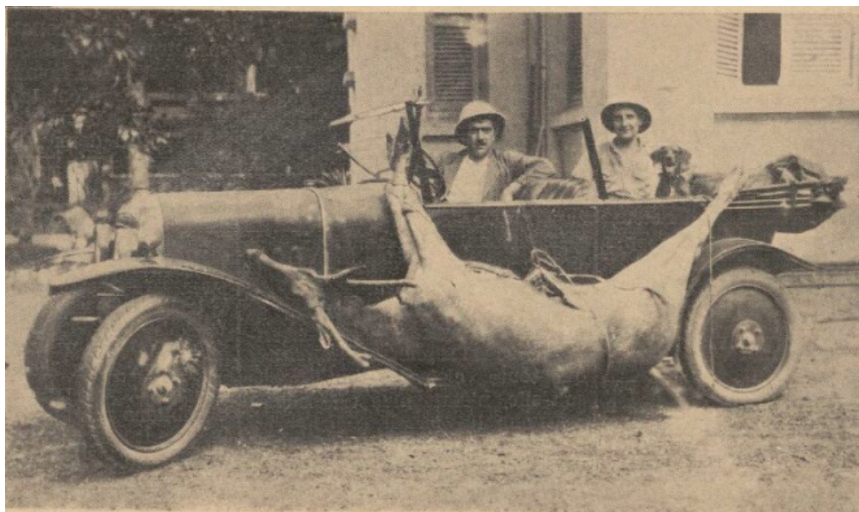
Le fauve revint, comme il fallait s'y attendre, mais à la tombée de la nuit seulement, alors que le tir à la carabine n'était plus très facile faute d'éclairage. Blessé à l'épaule, il se réfugia dans les hautes herbes où la recherche fut décidée impossible à cette heure trop tardive ; partie remise par prudence jusqu'au lendemain matin, qui nous retrouva à l'œuvre dès le petit jour.

Chercher un tigre blessé est certainement une entreprise difficile, mais, décider une équipe de coolies à battre le fourré, côte à côte avec le chasseur, est encore bien plus difficile et ce ne fut qu'après bien des palabres que nous pûmes réaliser notre plan. Alors que le docteur avancerait sur la piste marquée du sang du fauve, facilité dans sa tâche par deux hommes abattant les herbes au fur et à mesure de son avance, je devais surveiller du côté opposé la plage de sable pour le cas où le félin aurait essayé de filer de ce côté-là.

Au bout d'une demi-heure de ce travail épuisant, sans résultat d'un côté ni de l'autre, je rejoignis mon ami pour me concerter avec lui et me rendre compte de l'état des traces, qui, au premier coup d'œil, se révélèrent très fraîches à l'endroit où était arrivé le groupe des poursuivants ; la bête avait dû quitter sa couche en les entendant arriver. Reprenant le chemin de mon poste de surveillance sur une dune minuscule, je trouvais alors des empreintes qui n'existaient pas lors de mon premier passage.

Comme mes appels restaient sans réponse, soit à cause du bruit fait par les pisteurs, soit par les rapides du fleuve, je déléguais mon unique coolie pour aller avertir l'autre groupe d'avoir à venir me rejoindre pour prendre la piste là où je me trouvais et gagner ainsi un temps appréciable. La bête était sérieusement blessée, cela était visible sur le sable, trois pattes seulement marquant normalement, la quatrième traînant d'une façon évidente devait refuser tout service comme nous pûmes le constater par la suite.

Je pensais que le tigre s'était réfugié dans un bosquet abritant une hutte à quelques cinquante mètres ; un grognement vaguement entendu me confirmait, pensais-je, ce jugement, quand, tout-à-coup, d'autres rugissements répétés me mirent heureusement sur mes gardes. Je n'eus que le temps de faire volte-face pour voir la brute arriver sur moi avec une vitesse, qui, malgré le membre hors d'usage, avait quelque chose d'impressionnant ! Deux balles placées tant bien que mal, sans même épauler, me permirent, pendant que la bête boulaît comme un lapin, d'attendre l'arrivée de celui qui devait en emporter la fourrure. Tiré par lui la veille et fini par lui sur le champ, le trophée lui appartenait en toute équité. Je fus bien obligé, pourtant, cette fois encore, d'avouer que j'avais eu le grand frisson.



Retour de chasse à Saïgon (cerf Sambur)